

vie factice. Cet état de choses eut sa réaction sur le ministère. N'ayant plus à craindre la critique efficace, les ministres commencèrent à se montrer trop convaincus de leur infaillibilité. Ils ne mirent plus le même soin à éviter les risques et les erreurs. Ils parurent se croire investis d'immunité. Cependant la guerre n'allait pas bien. Il n'y avait pas de vigoureuses offensives, ou, s'il y en avait, elles n'étaient pas aussi heureuses qu'on l'eût désiré. Et le ministère, en définitive, commença à éprouver le sort de tout gouvernement qui conduit une grande guerre sans remporter de grandes et promptes victoires. Peu à peu les rangs de l'opposition se recrutèrent. On y vit paraître de nouvelles personnalités, plus importantes que celles qui avaient d'abord assumé le rôle de critiques. Un des premiers sièges de la gauche vint à être occupé par la sombre figure de sir Edward Carson. Après quelques mois de tranchées, M. Winston Churchill revint à ses devoirs parlementaires, et récemment il a manifesté sa détermination de rentrer de vive force au ministère. Les relations entre lui et M. Asquith — naguère presque affectueuses dans leur intimité — sont devenues évidemment très tendues. En résumé, le ministère de coalition a dû pour la première fois combattre pour son existence même. Peu à peu les critiques, assez naturellement d'ailleurs, se sont attaquées au chef du ministère, à qui incombe primordialement la responsabilité. Dans la presse, principalement dans celle qui est à la dévotion de lord Northcliffe, on lui lança quotidiennement des traits, qui eurent pour effet naturel d'encourager le blâme à se faire jour contre lui dans la Chambre des communes. A plusieurs reprises M. Asquith a pu victorieusement repousser ces attaques. Son succès est dû à diverses causes, en première ligne à son indéniable suprématie intellectuelle. A un récent *caucus tory*, on reprocha, paraît-il, à M. Bonar Law de trop céder à l'influence de M. Asquith, et on lui de-